

Jean LEBON



Photo : J.-L. Geoffroy

Par Paul MATHIEU

1993

Service du Livre Luxembourgeois

Mais dans un coffre climatisé

Au pays du Soleil-Levant

Tes Tournesols à l'air penché

Dorment leur prison d'argent

Jean FERRAT

Non ! Jean Lebon ne nous a pas tout dit ! Est-ce à cause d'un certain « aquoibonisme » nonchalant et triste ? Ou, perdu à chasser quelque chimère, peut-être n'a-t-il jamais osé commencer ?

Patchwork bigarré de poèmes, de pièces de théâtre, de récits et de nouvelles, son œuvre semble encore à l'état d'ébauche, comme la partie immergée d'un iceberg. Seuls deux romans et quelques contes de Noël ont fait l'objet d'une publication. Si elles sont rares, ces fleurs qui promettaient une manne de fruits qui ne viendront plus, nombreux sont, en revanche, les témoignages qui rendent compte de la générosité et de l'amitié profonde que Jean Lebon portait à ses semblables. Comme trop souvent, hélas, cette élégance naturelle à volontiers rendre service a entravé le désir premier de se dire soi-même.

Tout dans la démarche de l'homme et de l'écrivain allait dans le même sens : s'exprimer coûte que coûte, même si le sentiment de vanité finissait trop souvent par l'emporter. À

ce titre, la Noël, « Fête de la Lumière et de l'Espoir », était peut-être le moment privilégié pour la communication tant recherchée, bien que *les grandes personnes ne comprennent jamais rien.*

Biographie

1941 : Le 3 janvier, Jean – dit Josi – naît à Bascharage (Luxembourg), dans une famille ouvrière. Il sera l’aîné de sept enfants. Ses ancêtres paternels sont originaires de la région de Charleroi.

1948 : Jusqu’à l’âge de sept ans, Josi ne parle que luxembourgeois et allemand. Lors de l’installation de la famille à Athus – dans les « Casernes » (1) –, il commence à apprendre le français.

1953-56 : École moyenne à Athus.

1956-59 : Athénée Royal de Virton. Georges Bouillon est son professeur de français dans les classes supérieures.

1961 : École normale de Nivelles. Régence en langues germaniques. À partir de cette date, il enseigne l’allemand, d’abord à Virton, puis à l’Athénée Royal d’Athus.

1964 : Jean Lebon se révèle écrivain avec la publication de son premier roman, *Le survivant*. À la même époque, il se marie. De cette union naîtront trois enfants.

1979-80 : Émissions en luxembourgeois à la radio (RTBf).

1981 : Durant plusieurs mois, il est l’arbitre du jeu télévisé *Léo contre tous* (RTL).

1982-88 : Échevin des finances au sein du conseil communal d’Aubange.

1. C’est-à-dire les maisons ouvrières près de l’usine.

1989 : Élection à l'Académie luxembourgeoise. Jean Lebon nous quitte le 2 mai.

1990 : Pour honorer sa mémoire, l'administration communale d'Aubange crée le prix artistique Jean Lebon.

Il faut rappeler que son activité socio-culturelle s'est étendue à bien des domaines. Peintre de talent, il a participé à plusieurs expositions en Belgique et en Allemagne. De même, on ne compte plus les expositions et conférences qu'il a organisées dans le cadre des diverses associations dont il était membre, comme par exemple le Lion's Club.

Bibliographie

Romans

- *La Tombe*, inédit, 1962-63.
- *Le Survivant*, Paris, Scorpion, 1964 (coll. *Alternance*).
- *La Couronne creuse*, Paris, Albin Michel, 1972.
- *Justice Machine*, inédit, 1988-89.

Contes

- *Le sapin enchanté*, Namur, Wesmael-Charlier, 1977 ; illustrations de l'auteur).
- *Noël pour un G.I.*, Longeau, Journal des 3 Frontières, 1988 (illustration de Willy Vassaux).
- *Contes et légendes du pays des 3 frontières*, In s.n. (collectif), *Athus-Lorraine*, Athus, Lions Club, 1975, p. 9-22.

De nombreux textes restent inédits en recueils, mais publiés dans le *Journal des 3 Frontières*, et illustrés par l'auteur (sauf *Le santon*) :

- *Le vieux peintre et l'enfant*, décembre 1977.
- *Le Santon*, décembre 1978 (illustré par Gos).
- *Rien qu'un flocon de neige*, décembre 1981.
- *Le vieux gramophone*, 23 décembre 1982.
- *Un soir, un cheval...*, 24 décembre 1986.
- *Le dernier voyage*, 23 décembre 1987.

Essai

- *Guido Gezelle. Sa vie et ses douze poèmes les plus célèbres*, Mouscron, Vanbraekel, 1980.

Théâtre

- ***Ce n'est pas possible***, 1974. Pièce créée sur France Culture pour l'émission *Carte blanche* de Lily Siou (avec Yves Renier).
- ***L'incident Jesse David***, 1984. 2e prix au concours littéraire du Service du Livre Luxembourgeois.
- Adaptation d'une demi-heure du roman ***La Couronne creuse*** pour l'émission *Un livre, une voix*. France Culture, 1972 ; avec les voix de Jean-Roger Caussimon et Véra Feyder.

Traduction

- ***Nel cerchio della corona (La Couronne creuse)***, traduction en italien de Vera Crespi, Milan, Sperling-Kupfer, 1973.

Poèmes

- ***Traces***, 1975 (inédit).

La plupart de ses poèmes restent inédits, ou ont été publiés en revues.

On lui doit aussi quelques textes en luxembourgeois:

- ***Den Deiwel an't Kaartespiller vu Miéztzeg (Le Diable et les joueurs de cartes de Messancy)***.
- ***Wéi de Nick de Preise hir Bire gepleckt huet (Comment Nick a cueilli les poires des Allemands)***.
- ***Ee Bouf, de kleingen Dany (Un gamin, le petit Dany)***.

À ce propos, il convient de consulter le mémoire de Michèle Léonard mentionné ci-dessous.

Jean Lebon a également publié des écrits dans la revue *Sincère*, *Athus-Lorraine* notamment.

À consulter

- *Athus-lu*, n°28, sept. 1989 (numéro spécial consacré à Jean Lebon).
- LEONARD (M.), *Die zeitgenossischen luxemburgisch und deutschsprachigen Autoren im Areler Land*. Louvain-la-Neuve (mémoire de licence en philologie germanique), 1981, p. 84-90.
- MATHIEU (P.), *Les plus belles pages du grand Aubange*, Arlon, Service du Livre luxembourgeois, 1989, p. 25-28.
- s.n. (collectif), *Arts contemporains et littérature dans la province de Luxembourg*. Arlon-Virton, Michel frères, 1986, p. 122 (à l'initiative de l'Académie luxembourgeoise).

De nombreux articles sur Jean Lebon ont été publiés dans les journaux et revues suivants : *Le Monde*, *Le Républicain lorrain*, *Le Figaro*, *La Meuse*, *La Voix du Luxembourg*, *Arlon- Carrefour*, *L'Avenir du Luxembourg*, *La Dernière heure*, *Spécial*, *Pourquoi pas ?*, *La Cité*, *Reflets*, *Luxemburger Wort*, *Journal des 3 Frontières*, *Letzeburger Revue*, *Letzeburger Land*, *Stampa sera*, *Gazetta di Parmi La Fiera litteraria*.

Plusieurs interviews sur RTL, RTBf et France Culture.

Texte et analyse

C'était une guitare ancienne. D'après ce qu'on m'a dit, elle avait appartenu à ce musicien célèbre dont la statue se dresse sur une place modeste de la petite ville pyrénéenne de Camprodón, au pied de deux vieilles églises.

Il est possible également que le maître l'ait simplement touchée...

Pour l'acheter, l'étudiant dut épuiser ses économies, et même faire des dettes. C'était un Anglais de Liverpool au visage rougeaud, barbu, cheveux hirsutes, qui, le soir, jouait dans les restaurants et sur les terrasses de Collioure lorsque les patrons l'y autorisaient. C'est là que je l'ai rencontré.

À vrai dire, il ne savait jouer correctement qu'une dizaine de morceaux. Chaque été pourtant, il descendait vers le Sud, vers ce Roussillon merveilleux dont la mer, les montagnes, les vestiges romans et la cuisine m'enchantaient. Sa guitare était son gagne-pain, ou, plutôt, son «gagne-apéritif», car c'était un garçon triste qui mangeait peu et buvait beaucoup. Peut-être savait-il déjà que sa vie serait brève et sans importance.

Il logeait dans une petite chambre près de la plage. Je crois qu'en se levant, il contemplait la mer, le château et le ciel immense, ouvert comme un rêve.

Quand le hasard nous réunissait dans un restaurant, il jouait pour nous. Mes enfants l'adoraient. Il acceptait bien sûr une petite somme, mais préférait, le boulot fini, boire un verre en notre compagnie.

— Les gosses m'écoutent vraiment, m'avait-il expliqué. C'est ma meilleure récompense.

Parfois aussi, nous partagions une paella ou une friture d'anchois en parlant de nos usines. Les siennes étaient immenses, dures et grises. La mienne, petite, mais aussi dure, sale et grise. Pourtant nous les aimions car nous avons grandi dans leurs fumées, à l'ombre de leurs cheminées et murs interminables. On allait fermer quelques-unes des siennes tout comme la mienne dans les mois à venir...

— Aujourd'hui, je fais une balade à moto, me confia-t-il ce midi-là devant un verre de Banyuls.

Il partit, laissant comme d'habitude la guitare dans un coin de terrasse. Qui volerait une guitare ?

Je le sais, mon histoire est triste. Le guitariste de Liverpool se tua près de Perpignan, sur l'autoroute toute nouvelle. Un semi-remorque qu'il n'avait pas vu. Ou alors – c'est bien possible – il ne tenait plus à la vie.

J'appris la nouvelle par le journal du lendemain. Un petit titre en lettres grasses, quelques lignes en bas de page. C'était la première et seule fois que la presse parlait de lui.

La guitare était encore là, appuyée contre le mur. Il m'a semblé que les cordes gémissaient dans le vent, qu'elles me parlaient... Il y avait peu de monde. Les touristes n'étaient pas encore levés.

Alors, j'ai emporté la guitare jusqu'au promontoire de la chapelle Saint-Vincent. Très doucement, je l'ai posée sur la mer.

Les vagues ont compris. Elles l'ont emportée vers le large.

Maintenant une musique étrange monte parfois des flots quand souffle le vent d'est, des notes qui murmurent : « Farewell, I'm happy... »

(Noël pour un G.I., p. 31-32.)

Ce texte a connu plusieurs éditions :

- *Revue du Lycée royal d'Athus*, 1978-79, p. 9.
- sn (collectif), *Longeau, vingt-deux poètes et trois artistes*. Longeau, se, 1981.
- *Noël pour un G.I.*, op. cit., p. 31-32, version présentée ici.

Les premières versions comportaient des variantes plus ou moins importantes :

ligne 6 : *l'étudiant dut épuiser toutes ses économies.*

lignes 9-10 : *sur les terrasses de Collioure.*

lignes 22-35 : *Mes enfants l'adoraient. Mais il n'acceptait plus d'argent.*

— *Vous, vous m'écoutez vraiment, m'avait-il expliqué. C'est ma meilleure récompense.*

Alors, de temps en temps je l'invitais, nous mangions une paella ou une friture d'anchois.

— *Aujourd'hui, je fais une balade à moto m'expliqua-t-il ce midi-là devant un verre de vin de Banyuls.*

Il partit laissant comme d'habitude la guitare dans un coin de la terrasse.

lignes 39-41 : *J'ai appris la nouvelle par le journal du lendemain. Un titre en lettres grasses, une nouvelle brève parmi tant d'autres ; c'était la seule fois que la presse parlait de lui.*

ligne 49 : *des notes qui murmurent : « Good-bye, I'm happy. » « Au revoir, je suis heureux. »*

Le ton et l'ambiance de ce récit contrastent un peu avec les autres pièces du recueil dans lequel a pris place la version définitive. On n'y retrouve pas l'atmosphère typique de Noël qui donne son unité à l'ouvrage.

Il reste que de ces lignes émane un parfum d'authenticité (2). On y ressent bien l'attachement que l'auteur manifeste pour la région où il a campé l'histoire (3).

Le titre est bref et relativement neutre. D'entrée de jeu, sa lecture nous fournit deux indications intéressantes. D'une part, il va être question d'une **guitare**, donc de musique et même, vraisemblablement, de musique moderne (4). D'autre part, l'article défini nous avertit qu'il ne s'agit pas de n'importe quel instrument, qu'un supplément d'intérêt, sinon d'âme, va s'ajouter à celui qui fait l'objet de l'histoire.

D'abord, on nous parle de la guitare, mais d'une manière sommaire. Outre son ancienneté, elle mérite bien que l'on s'y attarde un peu, puisqu'elle aurait appartenu (on n'en est pas certain : *d'après ce qu'on m'a dit*) à un *musicien célèbre*. Paradoxalement, on ne révèle pas l'identité de l'artiste. Pourtant, quantité de détails nous aident à lever ce gentil mystère. La localisation de la statue, par exemple, est d'un réel secours. En effet, Camprodón est la ville natale d'Isaac Albéniz.

Pourquoi cette discrétion quant à l'identité exacte du musicien illustre ? Ne doit-on pas y voir une volonté d'effacement de l'exécutant, de l'artiste – même statufié – derrière sa réalisation : l'œuvre laissée à la postérité ? Cette modestie serait, en quelque sorte, analogue à celle de l'auteur.

De même, il faut souligner la complaisance avec laquelle Jean Lebon s'attache à la description de la *ville pyrénéenne* qui semble plus remarquable que le personnage. L'endroit ne brille pas tant par son importance (*modeste, petit*) que par son allure particulière (*au pied de deux vieilles églises*). Cela contraste bien avec la gloire supposée du guitariste, *ce musicien célèbre dont la statue se dresse*. Que représente un homme

2. Selon les proches de Jean Lebon, cette histoire est fondée en partie sur des faits réels.

3. Il est aussi question de Collioure dans les poèmes de Jean Lebon. Cf. la partie anthologie.

4. La guitare est certes un instrument ancien, mais les chanteurs à la mode en font aujourd'hui une *utilisation* effrénée.

devant une réalisation du génie artistique ? Au reste, l'attention accordée aux édifices est un peu la projection en avant des vestiges romans dont il sera question plus loin (ligne 13) (5).

Mais l'on ne perd pas la guitare de vue. La valeur symbolique que l'on peut y attacher, vu son histoire prestigieuse, est largement tempérée dans la seconde partie : *Il est possible* [et non certain] *que le maître l'ait simplement touchée...* Que le bruit soit fondé ou non, le prix de l'instrument s'en ressent terriblement : *l'étudiant dut épuiser ses économies et même faire des dettes.*

Astucieusement, le mode d'acquisition de la guitare permet de mettre en scène le personnage principal de l'histoire : l'étudiant type, amateur d'art et démuné. De prime abord, celui-ci s'inscrit à la fois dans l'ombre et en contrepoint du maître dont il devient une sorte d'élève. Une fois encore, force nous est de constater le peu d'importance accordée à l'identité exacte du personnage (pas de nom). Son physique et son mode d'existence, par contre, font l'objet d'une peinture passablement détaillée : il s'agit en fait d'un musicien des rues stéréotypé. Ce standard affecte également sa nationalité : *Anglais de Liverpool au visage rougeaud.*

La corrélation entre son état de musicien et la ville de Liverpool n'est pas sans faire songer aux quatre Beatles, de Liverpool eux aussi. C'est là une nouvelle référence culturelle et musicale habilement dissimulée. Faire figurer le jeune Anglais en telle compagnie rencontre, au vrai, deux objectifs. D'une part, cela lui confère une certaine importance ; d'autre part, c'est aussi une manière d'accentuer son relatif manque de moyens : *il ne savait jouer correctement qu'une dizaine de morceaux.* Cette minimisation sera d'ailleurs prolongée : *Peut-être savait-il déjà que sa vie serait brève et sans importance.* Malgré cette chute dans l'ombre – *pourtant* –, il entreprend sa « transhumance ».

5. Camprodón possède notamment l'église romane San Pedro.

Il convient aussi de noter en évidence une autre opposition qui traverse le texte. D'un côté le Nord, gris et pluvieux : *Liverpool* et les *usines* (l. 36) ; de l'autre, le Midi avec *Collioure*, *Camprodón*... Outre la valeur affective de l'adjectif démonstratif *ce*, le Roussillon apparaît comme un endroit privilégié – *merveilleux* – coincé entre *la mer* et *les montagnes* où les *vestiges romans* et *la cuisine m'enchantaient*.

On comprend que ces charmes en attirent plus d'un. D'ailleurs, comme l'endroit invite au farniente, l'on saisit mieux le néologisme *gagne-apéritif* qui résume la situation du jeune Anglais : *un garçon triste qui mangeait peu et buvait beaucoup*. La modestie de la biographie trouve un écho dans le logement : une *petite chambre*. Toutefois, son bonheur doit vraisemblablement – *je crois* – tenir à autre chose : la situation de sa demeure *près de la plage* où chaque lever de soleil lui adresse le même spectacle de carte postale – *la mer, le château et le ciel immense* - qui ne peut que flatter son âme d'artiste et l'ouvrir au rêve.

Cette vision sans cesse répétée, hypnotique, forme une grande partie de l'univers du jeune musicien, comme un jardin secret illimité (puisqu'il se confondant avec le monde).

Les présentations achevées, il convenait d'en venir à la rencontre avec le narrateur. Le *hasard* qui préside à ces «réunions», n'est qu'apparent, puisqu'elles ont lieu dans un endroit où il est logique de trouver et les vacanciers et le chanteur : le *restaurant*.

Outre le côté pécuniaire de son «boulot», le jeune homme affiche des intérêts plus spirituels : l'amitié et, en véritable artiste, le désir qu'*on l'écoute vraiment*.

La complicité lentement nouée entre les deux protagonistes les ramène d'ailleurs à table où *la paella* et *la friture d'anchois* forment un subtil mélange de saveurs méditerranéennes, catalanes, et nordiques (*friture* – sans vouloir trop *décoder*).

Cette installation dans la douceur des vacances contraste avec la conversation qui roule sur les *usines* des pays d'origine des deux «acteurs». Dans les deux cas, les usines sont considérées comme des lieux peu

ragoûtants – *sales, dures, grises...* – qui ne s’opposent guère que par la taille. Mais, malgré la répulsion qu’elle devraient inspirer – *pourtant* –, elles sont pour l’Anglais comme pour le narrateur, des endroits empreints de nostalgie, berceaux – ou creusets – inattendus de la petite enfance : *nous les aimions car nous avons grandi dans leurs fumées, à l’ombre de leurs cheminées et [de leurs] murs interminables*. Soulignons au passage l’opposition entre le **petit** enfant et la **grandeur** du site. Ce contraste ne pouvait évidemment que marquer de jeunes esprits.

Un moment, la conversation s’interrompt par un rappel inexorable de l’actualité : *On allait fermer quelques-unes des siennes tout comme la mienne dans les mois à venir...* (6) Mais les vacances reprennent vite le dessus : *balade à moto... devant un verre de Banyuls...* (7)

À nouveau, on souligne l’intimité qui s’établit entre les deux personnages : *me confia-t-il*. Parallèlement, une certaine habitude s’installe (l. 34). Ces sorts dramatiques ne sont-ils pas prémonitoires de la fin tragique qui va nous être livrée sans fioritures? Même plus, cette sèche description de la mort du jeune guitariste se double d’un pessimisme glacé : le jeune homme s’est peut-être – *c’est bien possible* – suicidé. Cet éclairage triste se prolonge par un regard cynique sur le monde et surtout sur les *mass media* : *c’était la première et la seule fois que la presse parlait de lui*.

Dans les quatre derniers paragraphes, on revient à la guitare qui, bizarrement, semble avoir été transformée par la mort du jeune homme ; de fait, on en parle maintenant comme d’une personne humaine : *appuyée, les cordes (...) me parlaient*. Cela reste sans doute à la limite du rêve – *il m’a semblé* –, mais les gestes symboliques accomplis par le

6. L’usine d’Athus a fermé ses portes en 1977. Outre la véracité de l’information, on retrouve ici le contraste de départ entre la grandeur relative des usines anglaises et l’unicité – dramatique – de l’usine chère au cœur du narrateur. Fermer quelques usines dans une multitude c’est laisser de l’espoir, mais fermer la seule industrie d’une région, revient à donner le coup de grâce.

7. Banyuls : vin liquoreux très renommé produit à Banyuls et dans les localités voisines (Cerbère, Port-Vendres, Collioure).

narrateur sont bien réels. Astucieusement, celui-ci s'investit d'ailleurs d'un statut spécial en s'excluant *de facto* des *touristes qui n'étaient pas encore levés*.

Dès lors, tout se passe comme si le musicien s'était fondu dans son instrument. Lui qui n'était qu'un artiste médiocre atteint grâce à l'offrande poétique et symbolique du narrateur – *Très doucement, je l'ai déposée [la guitare] sur la mer* – au faîte de son art. De plus, il se fond dans le paysage qu'il a tant admiré (8) : on a une communion complète entre art et nature. La relation s'établit d'ailleurs de fait entre le narrateur et les éléments animés d'une intelligence propre : *Les vagues ont compris*. De même, on assiste à la naissance d'une complicité entre la mer, le vent et la guitare : *Maintenant une musique étrange monte parfois des flots quand souffle le vent d'est* (9). Tout se passe comme si la musique avait enfin rempli son rôle premier de suprême moyen de communication (cf. l'image : *des notes qui murmurent*).

Enfin on nous propose une transcription de ce message – en anglais of course – : *Farewell, I'm happy*. L'utilisation de l'anglais rend la nationalité du jeune musicien, mais plus encore, elle vient trancher net la douce monotonie du texte français. Enfin, venu d'un au-delà où les langues n'auraient plus d'importance, cet appel invite peut-être à une manière de paix universelle.

8. La chapelle Saint-Vincent s'élève sur l'ancien îlot du même nom. Derrière elle, on découvre l'un des plus beaux panoramas de la côte Vermeille.

9. C'est-à-dire le vent de pluie : cela reste bien entendu une histoire triste.

Choix de textes

LE PETIT ANGE CURIEUX.

Il y a très longtemps vivait dans le ciel un petit ange appelé Rafaelito. C'était un angelot adorable, et son plus cher désir était de ressembler un jour au grand archange Raphaël, mais il était curieux, curieux... ! Plus curieux que dix filles de la terre réunies. C'est tout dire!

Une nuit, alors que Rafaelito dormait sur un nuage douillet, il fut réveillé par une lumière très vive à l'horizon. Intrigué, il suivit du regard une grosse étoile, plus brillante que les autres, qui filait au-dessus des collines. Il se passait décidément des choses bizarres là-bas. Soufflant sur la laine du nuage et ramant avec ses bras, l'angelot s'approcha de l'endroit où l'étoile s'était finalement immobilisée. Il distingua une étable blottie sous un grand sapin solitaire, et des hommes qui couraient dans l'obscurité. Rafaelito déploya ses ailes fragiles et plongea. Assis sur une branche du sapin, il contempla longuement l'étrange spectacle qui se déroulait dans l'étable : un bébé était couché sur la paille d'une crèche, entre un bœuf et un âne qui le réchauffaient de leur haleine. Un homme grand et costaud souriait de joie et parlait à une jeune femme qu'il appelait Marie. Et celle-ci se penchait sur l'enfant et le couvrait de baisers.

— Ça alors, murmura Rafaelito. Qu'il est beau ! Et comme il ressemble au Bon Dieu !

Voilà que des anges – les archanges et les séraphins, les grands qui avaient le droit de veiller, la nuit – s'approchèrent et se mirent à chanter en chœur.

Rafaelito eut le cœur serré à l'idée d'être vu là par un de ses chefs, Raphaël, Gabriel ou Michel. Ils le gronderaient sûrement pour sa curiosité. Alors, il se serra entre les branches de l'arbre, tout contre le tronc.

Des voix cristallines retentirent dans le lointain. C'étaient les cloches de Bethléem qui criaient : « Nous voulons aussi voir Jésus! » Et les petites étoiles faisaient de grands signes dans le ciel et appelaient : « Viens nous chercher, Rafaelito! »

N'écoutant que son bon cœur, le chérubin s'élança. Raphaël, son patron, le vit et essaya de le retenir, mais il ne put qu'arracher une plume de l'aile gauche. Arrivé dans la ville, Rafaelito décrocha les clochettes les plus légères – il n'avait, hélas, pas la force de libérer les autres –, puis il monta vers les cieux pour y cueillir une pleine brassée d'étoiles. Et toutes ensemble, étoiles et clochettes, guidées par l'angelot, plongèrent vers l'étable de Bethléem. L'air se remplit de leurs rires et de leurs chants.

— *Attention, petit, cria l'archange Raphaël.*

— *Prenez garde, étoiles et clochettes, prévint Gabriel.*

Trop tard ! Poussées par leur curiosité, elles s'approchèrent trop du sapin et se prirent dans ses branches. Elles cessèrent immédiatement de vivre, pour devenir des ornements de l'arbre. Rafaelito sentit que ses cheveux aussi étaient prisonniers des aiguilles vertes. Il ne s'en libéra qu'en abandonnant quelques mèches dorées. Ses ailes furent blessées et le pauvre chérubin aurait été bien incapable de remonter seul au ciel.

Les trois archanges le prirent dans leurs bras.

— *Tu l'aimes tant que ça, le petit Jésus ? demanda Raphaël.*

— *Oh oui, murmura l'angelot, transfiguré de bonheur.*

— *Alors nous te confierons une mission spéciale, dit Gabriel. Tu resteras ici et tu veilleras sur la crèche. Quant à tes petites amies, les clochettes et les étoiles, elles demeureront avec toi pour orner le sapin.*

Voilà pourquoi il y a toujours un angelot au-dessus des crèches, et des clochettes et des étoiles sur les arbres de Noël ; les cheveux d'ange rappellent ceux que Rafaelito perdit à Bethléem, la nuit où Jésus naquit.

Tous applaudirent ce récit merveilleux. Marc faillit les imiter. Mais il se ressaisit au dernier moment, car il craignait de froisser la susceptibilité du nain et des autres garnitures du sapin. Et puis, pourquoi ne pas l'avouer? Il tremblait à l'idée de ne plus entendre de belles histoires comme celle de Rafaelito.

(Le sapin enchanté, p. 5-6.)

Trois mois avant son ordination, Gezelle est nommé professeur à Roulers. Une carrière brillante, jalonnée de succès de tous ordres, semble débiter. Gezelle enseigne d'abord les sciences naturelles (branches mineures à cette époque) dans un cours commercial. Il aborde cependant cet enseignement avec enthousiasme. Il fait des cours vivants, révolutionnaires pour les conceptions de son temps. Aidé par l'expérience de son père, il fait observer et aimer la nature à ses élèves. Il va même jusqu'à cultiver un jardin expérimental.

Dès 1857, il occupe la fonction enviée de professeur de poésie. Dans ce domaine encore, qui lui tient tant à cœur, il est brillant. Il bouscule les habitudes séculaires : allant droit à l'essentiel, cherchant dans les grandes œuvres du passé (Homère, Eschyle, Sophocle, Plaute, Térence, Sainte Thérèse d'Avila, Shakespeare, Bruns, Longfellow, les Scandinaves, Flamands, Allemands du Moyen Age...) les racines profondes du langage et de la poésie ; mais, ce faisant, il prend de dangereuses libertés avec les programmes et ne tient guère compte des impératifs des concours de fin d'études. Ses relations avec les élèves sont jugées trop familières, trop amicales, et ne sont pas du goût de ses supérieurs. S'il réussit à former une génération d'amoureux de la poésie et de la Flandre, il est moins aimé d'autres élèves... Récriminations et plaintes s'accumulent, la jalousie s'en mêle sans doute.

(Guido Gezelle, p.9.)

Je fis pourtant une visite à ma famille. L'entrevue avec mon père fut longue. Elle ne fut qu'un long soliloque où je lui parlai de mes aspirations, de la vie que je voulais mener. Je sais qu'il ne comprit pas ce que

je tentais d'expliquer mais finalement il me laissa libre de faire comme bon me semblait. Je le remerciai. Je savais pourtant qu'il n'aurait de toute façon pu m'influencer. Je promis à ma mère de venir la voir de temps à autre, et elle, qui ne savait rien de moi, pleura lorsque je repartis.

J'avais entre-temps écrit un recueil qui fut édité à mes frais (ou plutôt aux frais de Jeanne) et dont je vendis à l'époque un peu plus de cent exemplaires. Jeanne parvint à faire éditer mes deux premiers romans. Le second connut un grand succès. Je parvins aussi, toujours grâce à Jeanne, à vendre quelques tableaux.

J'avais beaucoup hésité avant de livrer mes romans à la lecture d'étrangers. Je trouvais les faits trop personnels, trop chargés encore de cet érotisme inassouvi qui avait affolé mes sens pendant des années.

(*Le survivant*, p. 115)

Une ville, là-bas, déplie ses maisons et ses rues dans le silence bleu où la racine des brumes se nourrit des herbes sauvages du crépuscule.

On s'habitue à tout, aux cités stériles, qu'on dit honnêtes, à leurs mensonges que l'ombre engloutit, aux instants qui s'évaporent comme les forêts, à l'horizon.

*On s'habitue,
sommolant et las,
à mourir étouffé
dans une dilution de rêves de justice
et d'espoir lent
d'un jour qui ne vient pas.*

*On s'habitue à ses révoltes,
à sa tombe, à son silence,
à ces murs de chair
plus froids que pierre.*

*On s'habitue,
... et puis on meurt une dernière fois.*

(in *Athus lu*)

Le dernier voyage

Le vieux Pat Mac Kiley, n'était pas à proprement parler un clochard. Inadapté à son époque, certes, et incapable d'assimiler même les rudiments de cette informatique qui régissait maintenant les moindres gestes de la vie et servait de langage. Pat, lui, était resté poète. Il passait de longues heures à composer des vers et davantage encore à peindre à la main des tableaux que désormais les ordinateurs vous réalisaient avec une perfection technique inégalable en moins de dix minutes. Disons les choses plus simplement, Pat Mac Kiley était en retard sur son temps !

Et dans un cas pareil, il n'y a pas de solution. Pourtant Michaël Cowley, le maire de la petite ville de Smalltown en avait trouvé une. Car Michaël Cowley avait l'avantage d'être à cheval sur deux générations : celle qui créait et composait les choses « à la main » et celle qui se contentait de pousser sur des boutons.

Et Cowley avait surtout compris que même Mac Kiley était capable d'appuyer sur un bouton si on lui expliquait le fonctionnement.

La stratégie était enfantine. Il y avait sur la place du marché de Smalltown une ancienne navette spatiale dressée là comme le char de la place Mac Auliffe à Bastogne. Le maire l'avait fait visiter par une cinquantaine de personnes d'un groupement du 3e âge. Pat Mac Kiley était le seul à s'intéresser au fonctionnement des commandes.

Oui, à condition que le plein fût fait, l'engin pouvait encore voler et parcourir plus de cinq cent mille kilomètres. C'était plus qu'il n'en fallait à Pat Mac Kiley.

Il avait d'abord songé à gagner un astéroïde proche de la lune, puis les lectures de plusieurs revues scientifiques et géographiques de la bibliothèque municipale lui avaient fait connaître une petite île inhabitée à l'est de la Nouvelle- Zélande. Et, tout en ayant l'air de ne rien soupçonner, Mike Cowley avait fourni à Pat tous les renseignements concernant cette île sans nom cataloguée comme AZ31 par l'ordinateur.

Toujours avec l'air de ne vouloir s'occuper de rien, Cowley avait fait remettre la navette en ordre de marche. Il savait que Pat Mac Kiley était capable de la piloter vers l'île AZ31. Et lorsque Pat « emprunta » l'engin le 24 décembre suivant, aucun policier ne surveillait la navette.

Pat put donc décoller sans problème et se rendre à son île. Il ne fut pas dupe du rôle joué par le maire, car dans la cabine de pilotage, il y

avait un sapin garni et une crèche peuplée de merveilleux santons de Provence.

Ah, il faut tout de même une conclusion. L'été suivant, le maire Cowley passa six semaines de vacances sur la petite île de Pat Mac Kiley. Ils mangèrent nombre de poissons grillés et burent – avec modération comme le dit désormais la publicité – le vin local d'une qualité exceptionnelle.

Pat Mac Kiley, lui, est heureux.

Cowley rêve de l'être.

(in Journal des 3 Frontières, 23/12/87.)

— *Ce qui vous a perdu, Shrewsbury, c'est d'avoir voulu jouer et gagner pour d'autres, pour des millions d'autres, pour tout un pays, sans accepter les règles du jeu. Vous avez refusé de vous salir les mains. Non, ne protestez pas ! Je n'appelle pas se salir les mains quelques petits silences qui ne peuvent torturer que votre conscience hypersensible d'intellectuel peseur d'âmes. Pour triompher, il faut être prêt à faire n'importe quoi, à baigner dans le sang du premier janvier au trente et un décembre si les circonstances l'exigent. L'important est de gagner. Les vainqueurs ont toujours raison... tant qu'ils restent les plus forts.*

Une grande tristesse s'empara du vieux journaliste. Toute une vie à lutter contre cette force qui avait toujours raison. Combat contre des moulins à vent ? Était-il né trop tôt ou trop tard ? Ou bien n'y avait-il jamais eu de place sur terre pour des êtres comme lui qui croyaient en l'homme, en certaines valeurs bonnes et éternelles inhérentes à la nature humaine ? Les paroles de Wojcieowski signifiaient bien plus que la fin d'un système politique ou même d'une civilisation ; elles impliquaient qu'il existe une nature humaine incapable d'échapper au mal, incapable de vaincre les forces des ténèbres. Les circonstances n'étaient que prétexte superficiel pour déchaîner les instincts de la bête qui, par l'effet d'une seule colère, était capable de radier deux ou trois millénaires de philosophie et de technique. Que pouvait faire Shrewsbury sinon mourir, pour avouer son impuissance ? Oui, Wojcieowski avait peut-être raison de le traiter de vieux boy-scout, de trouver son geste envers Nat beau mais idiot.

— *Le bonheur et la beauté ne sont jamais idiots.*

(La couronne creuse, p.147-148.)

La légende du poète

(pour René Dagonnier)

Ils l'avaient enterré vivant pour qu'il se taise.

*Ils savaient qu'il était grand magicien :
alors ils coupèrent la langue à tous les animaux...
sait-on jamais ?*

*Mais il se mit à parler dans les roses :
alors ils coupèrent toutes les roses...
sait-on jamais ?*

*Il se mit à parler dans les grains de blé :
ils n'osèrent pas les couper...
Alors ils l'ont déterré.*

(*Traces*, inédit)

Mme QUARING

On voit bien que vous n'êtes pas du village, vous ! Nous autres, on sait des choses...

LE COMMISSAIRE

Par exemple ?

Mme QUARING

Que la petite est restée une demi-heure chez le curé, hier après-midi.

LE COMMISSAIRE

Chez le curé ?

Mme QUARING

Vous voyez ! Vous n'y auriez pas songé, n'est-ce pas ? Je l'ai vue entrer parce qu'à ce moment-là, je lavais mes vitres. Eh bien, quand elle est ressortie, il n'était pas loin de quatre heures.

LE COMMISSAIRE

Vous laviez encore vos vitres ?

Mme QUARING

Non, j'étais derrière le comptoir, d'où je peux voir le presbytère. Il n'y avait pas beaucoup de clients. Juste quelques vieux qui jouaient aux cartes. Même que je leur ai fait remarquer que c'était pas des manières pour un prêtre.

LE COMMISSAIRE

Quelles manières ?

Mme QUARING

Lui et la petite se sont arrêtés sur le perron. Ils y ont encore discuté un peu. Enfin, quand je dis discuté... Il faudrait dire chahuté. Il a dû lui dire quelque chose de drôle, car la Sylvie s'est soudain mise à rire en faisant signe qu'il était fou. Vous savez, comme ça, avec le doigt sur la tempe. Elle lui a boxé l'épaule. Vous vous rendez compte, Monsieur le Commissaire ? Un curé qui permet des choses pareilles !

LE COMMISSAIRE

Je vous comprends, madame Quaring, mais cela ne prouve rien pour le crime qui nous préoccupe.

Mme QUARING

Attendez ! Ce n'est pas tout ! ne vous imaginez pas que je veux faire tort à quelqu'un, mais un prêtre qui a une maîtresse, ce n'est pas normal non plus.

LE COMMISSAIRE

Peut-être. Remarquez que cela regarderait plutôt son évêque. Et puis, êtes-vous absolument sûre ?...

Mme QUARING

Si j'en suis sûre? La moitié du village pourra vous le confirmer. Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir.

LE COMMISSAIRE

Vous portez là une accusation fort grave.

Mme QUARING

Oh, je n'ai pas peur; je suis droite dans mes bottes, moi! Il ne peut pas en dire autant, notre curé! Un homme de Dieu, qu'on appelle ça! C'est du joli! J'en connais plusieurs qui les ont vus, lui et la Béatrice.

LE COMMISSAIRE

Béatrice?

Mme QUARING

Oui, Béatrice Konrad. C'est elle qui tient le café près de la nouvelle école.

(Ce n'est pas possible, p. 18-20.)

*Que savons-nous des amours
gelées comme blés en terre?
Je suis la vieille tige d'épeautre
couchée par les orages tardifs d'été;
et toi, fillette belle et tendre,
tu ne sais de la vie
que ce qu'on peut en savoir de malheur.*

(Inédit)

COLLIOURE EN SONGE

*Je rêve à ces montagnes
où, le soir,
rampent les ombres violettes
exhalées par la mer,
à la garrigue sauvage
où luttent pour leur maigre pitance
des buissons rabougris
dans l'azur déjà assombri.*

*Je rêve de Collioure,
la belle vermeille
qui, à la nuit tombante,
devient ocre et terre de Sienne ;
et je vois en songe
nos mains unies
dans la brise sans pareille
qui caresse le clocher
et le château d'éphémères rois.*

*Et puis, tout doucement,
plus tendre que le vent même,
je sentirai tes lèvres contre ma joue.*

(Inédit)

Synthèse

Der Herr : Hast du mir weiter nichts zu sagen ?

Kommst du nur immer anzuklagen ?

Ist auf der Erde ewig dir nichts recht ?

Mephistopheles : Nein, Herr ! ich find es dort, wie immer
herzlich schlecht.

Die Menschen dauern mich in ihren Jam-
mertagen ;

Ich mag sogar die armen selbst nicht pla-
gen .

Goethe, *Faust I*

Comme les *matriochkas* russes, l'œuvre de Jean Lebon relève d'un perpétuel emboîtement : sous la carapace première, croît une seconde et ainsi de suite. Certes, il a peu publié et la diffusion de ses textes reste malheureusement confidentielle. D'ailleurs, une certaine divergence apparaît entre cette profusion quasi « souterraine » – parce que souvent à l'état de projet – et la dimension protéiforme de sa vie socio-culturelle. Tout se passe comme si le trop-plein de la seconde activité obérait le « mal à naître » de la première.

Comme dans tous les cas de « polygraphie », on est en droit de se demander par où commencer. Les deux romans semblent assurément sinon la partie la plus achevée, du moins la plus importante de son œuvre publiée : que l'on songe à la couverture médiatique qui a salué *La couronne creuse*. Dès le premier livre cependant, une réelle démarche d'écrivain se profilait. *Le survivant* est tout à fait dans l'air de son époque le Nouveau Roman. Au-delà d'une présentation tortueuse, difficile, de l'histoire, un ton personnel se fait jour. À côté du seul récit, qui n'a somme toute qu'une importance secondaire, c'est tout le dérèglement de l'écriture qui est proposé : *ne plus écrire des phrases que les hommes croient comprendre. Leur apprendre à lire et à vivre. Créer un état qui ne*

deviendrait jamais adulte et souillé (*Le survivant*, p. 15). On retrouve là les propos de *La modification* de Michel Butor, par exemple.

Du reste, cette désorganisation du récit sciemment orchestrée passe aussi par d'autres stratagèmes. Ainsi, le premier tiers du récit fait un emploi systématique du pronom personnel neutre *on* pris à plusieurs niveaux de signification :

On est assis sur un banc. Il fait peut-être nuit. Mais cela n'a pas d'importance. L'important est d'être là, forme immobile. Attendant quelque chose ou quelqu'un. On est assis sur ce banc. Tous les jours. Tous les soleils. Toutes les pluies. Tous les trains qui partent. Et ceux qui arrivent. Tous les trains d'hier et d'avant-hier. Tous les trains où l'on a voyagé avec elle. Graziella, ce nom qu'on répète comme pour se convaincre de quelque chose.

(*Le survivant*, p. 17)

La «dénomenclaturisation» frappe encore dans l'agencement chronologique. C'est le cas notamment lorsque le narrateur nous raconte sa vie avec Graziella. Il ne précise que très vaguement le moment de sa mort : *Quelques semaines (ou quelques mois) plus tôt* (p. 19). Puis, subtilement, l'abandon du doute ramène la présence d'une structure, écho, peut-être, d'une vie à nouveau stabilisée.

Ce ton nouveau et particulier, Jean Lebon l'avait déjà testé dans un premier roman resté inédit : *La tombe*. La première partie de cette histoire rapporte le monologue intérieur du narrateur enterré vivant. Le début du récit rappelle les romans fantastiques américains, mais, très vite, le ton à la Kafka nous fait sentir que le problème se placera à un autre niveau, non sans humour : *Pourquoi enterrerait-on les morts avec un couteau?* (p. 12).

Dans son lent «soliloque», il s'interroge à la fois sur sa condition d'homme et sur celle, plus paradoxale, d'«enterré vivant». Ce dernier état trahit peut-être, avec une lucidité exacerbée, la prise de conscience de l'auteur terrifié par l'idée de n'écrire que pour lui. Dans cet entretien avec lui-même, le «héros» de l'histoire a tout le loisir de s'autoconfesser,

d'établir un bilan : ses rapports avec ses enfants, sa femme Geneviève qu'il avoue avoir trompée trois nuits durant lors d'un voyage à Milan (10). En marge, on assiste aussi à l'angoissant combat manichéen du mal et du bien (11). Et c'est la religiosité de Jean Lebon qui se fait jour. Le dieu, quel qu'il soit, est surtout présenté comme un juge suprême :

Et la main des dieux est plus cruelle que celle des enfants (La tombe, p. 29-30).

Dans un style plus traditionnel, paraît alors **La couronne creuse**. Une analyse du titre laisse déjà deviner qu'il y sera question de la vanité du pouvoir, d'autant plus que l'on peut lire en filigrane les vers de Shakespeare dans Richard II : *Dans la couronne creuse qui ceint les tempes mortelles d'un roi la Mort a son royaume*. Il s'agit en fait d'un roman de «politique-fiction» dans la tradition du 1984 de Georges Orwell avec quelques traces de roman policier :

En 1985 (12) aux États-Unis. La dictature est au pouvoir depuis cinq ans déjà après l'échec de la révolution des Noirs étouffée dans un bain de sang. Seuls quelques intellectuels mènent le combat ; parmi eux, William Shrewsbury, journaliste-écrivain. Il découvre par hasard un complot contre le Président et marchande son silence en dictant ses conditions aux futurs maîtres de l'État (13).

Le grand mérite de Jean Lebon est peut-être l'absolue vraisemblance sur laquelle il a construit son récit. Ainsi, les noms des personnages principaux sont autant d'échos du formidable brassage de peuples que présentent les États-Unis : *Shrewsbury, Wayne, Wojcieowski, Harrisson...*

10. On retrouve ici le parallèle avec Michel Butor.

11. Une des premières scènes du manuscrit relate une lutte avec le diable déguisé en chauffeur de taxi.

12. Jean Lebon ne craint pas de prendre quelques risques en tablant sur un futur très proche par rapport à la date de publication : 1972.

13. L'Avenir du Luxembourg, 20 octobre 1972.

Au fil des pages, l'auteur ne recule pas devant une peinture atroce de la société. Celle-ci semble surtout désespérée, limitée par son impuissance totale devant le **Pouvoir** : nous ne sommes que des marionnettes. Et la colère du peuple en révolte se solde par un cynique constat de vanité : à *Washington il n'y avait pas de Bastille à raser* (p. 212). Cette violence des faits – *Ils finirent par pendre le président du Sénat à l'enseigne d'un cinéma* (p. 174) – on la retrouve plus subtilement dans le vocabulaire et la rhétorique : *les mitraillettes dressées sur leurs pattes noires d'insectes monstrueux* (p. 205). La vision définitivement pessimiste de ce monde en totale décrépitude ne croise, hélas, que peu de rayons de soleil : *La route s'égare en larges lacets souples dans ce paysage figé qui préfigure les limites de toute vie* (p. 182).

Les mêmes pensées obscures peuplent son théâtre. Là encore, malheureusement, nous trouvons des pièces jamais jouées et, pour ainsi dire, inédites. L'une d'elle, ***Ce n'est pas possible***, nous met aux prises avec une crapuleuse affaire d'infanticide. La deuxième, ***L'incident Jesse David***, n'est guère plus réjouissante : un prédicateur, Jesse David, est arrêté pour un crime obscur. En fait, c'est le discours essentiellement biblique de Jesse David qui déroute. Ce dernier apparaît comme une sorte d'avatar de Jésus Christ : à la fin de la pièce, le shérif assurant sa garde est débordé par une foule qui vient lyncher le prisonnier. Plusieurs personnages peuvent facilement être rapprochés de leurs correspondants bibliques : Mado, une prostituée ; Jude, un «ami» de Jesse...

À roman et théâtre noirs, auteur sombre ? Pas toujours. Dans ses contes, Jean Lebon laisse une chance à l'espoir, même si celui-ci n'est pas placé en l'homme... En qui ou en quoi alors ? Dieu ? Les miracles ? La poésie peut-être ? Plutôt un subtil mélange de tout cela. Et il arrive même qu'il accorde un zeste de confiance – sans trop d'illusions – à la bonté de quelques cœurs purs : les enfants, les humbles, les marginaux et tous ceux qui n'ont pas eu de chance.

Lorsque, tard dans la matinée, Dany rouvrit les yeux à la clinique, ses parents étaient assis près du lit, la mère avec sa robe de fête à bon marché de la veille, l'homme hirsute, des poches sous les yeux et les joues

mangées par une barbe noire de près de quarante-huit heures. Il était de ceux qui ne savent pas parler lorsqu'ils n'ont pas bu.

— *Tu sais, gamin, quoi qu'il arrive, on restera toujours ensemble maintenant, je te le promets, dit-il simplement. (Noël pour un G.I., p.36.)*

Dans ces drames simples, tous inspirés par le quotidien, presque le vécu de l'auteur. Jean Lebon cherchait l'espoir pour les autres, mais aussi pour lui-même :

*Mon âme triste et vide,
Seigneur la voudras-tu sauver ?*

(*Traces*, inédit)

Ses poèmes – du moins ceux qui ont été conservés ; le manuscrit de *Traces* a été retrouvé dans la bibliothèque d'Arthur Praillet –, très intimistes, brassent aussi les mêmes thèmes. Il y est question de bonté, d'humanisme et d'amour.

Les lieux chers à l'auteur s'y révèlent d'une très grande importance. Il y a Athus naturellement, mais aussi Collioure dont on a déjà parlé. Là encore, on retrouve la recherche du bonheur.

Souvent, hélas, cette quête n'est pas récompensée. La fuite en avant ne résout rien et quand une intervention divine ne vient pas débrouiller la situation, l'issue est souvent fatale. Jean Lebon lui-même définissait ainsi son travail : *Le thème principal est toujours l'homme face à son destin, face à Dieu, face aux circonstances de la vie. Dans les contes pour enfants : croyance en une certaine bonté qui peut transformer l'existence* (14).

Cette recherche désespérée passait, nous l'avons dit, par la fête de Noël. Toute une époque de la vie de Jean Lebon fut marquée par les contes que chaque 25 décembre il proposait au public dans le *Journal des*

14. LEONARD (M.), op. cit., p. 90.

Trois Frontières. Il y avait dans cette démarche une véritable envie de fraternité et de sympathie ; une célébration du bonheur et de l'enfance. Noël devenait en quelque sorte la fête d'une communication privilégiée, cœur à cœur. C'est là surtout que nous devons retrouver Jean Lebon, dans un texte tout empli du merveilleux don d'enfance :

Il était une fois, pendant la nuit de Noël, un petit garçon appelé Marc (15).

Le petit garçon est resté seul le soir du 24 décembre et, soudain, tous les ornements de Noël : boules du sapin, santons, étoiles... se mettent à lui raconter des histoires. Tout cela est si pur qu'on aimerait parfois y croire. Jean Lebon l'eût aimé aussi sans doute, mais peut-être ne l'osait-il pas.

Évidemment, ce n'était pas par hasard si Jean Lebon avait choisi de fixer ce rendez-vous annuel à ses lecteurs. La communication dont il a été question, c'est lui aussi qui en avait besoin. Il s'impliquait tellement dans tous les domaines – trop peut-être – qu'il en venait à laisser son activité d'écrivain de côté. La trêve de fin d'année lui donnait l'occasion de renouer le fil et de s'associer pleinement au bonheur des autres. Cette contribution apportée, l'écrivain retournait dans sa silencieuse méditation : *cet être pudique gardait pour lui, me semble-t-il, certains aspects d'un débat intérieur qui portait sur les choses les plus fondamentales et qui ne cessa qu'avec son existence (16).*

L'homme public, l'homme de cœur, lui, par contre, était toujours présent, ouvert, proche et attentif. Tous les témoignages à son propos – et ils sont nombreux – vont dans ce sens :

Il y a de ces rencontres qui frappent à mort pour la vie (17).

15. *Le sapin enchanté*, p. 1.

16. MERGEAI (J.), « *En souvenir de Jean Lebon* », in *Athus lu*, n° 28, p. 3.

17. LORGE (M.-A.), « *Rencontre* ». Ibidem, p. 6.

Il connaissait le prix de la vraie amitié et celui du silence. Aussi son désir de communication se muait souvent en écoute et en compréhension au détriment de ses propres textes. Jean Lebon a toujours tu sa poésie, mais, heureusement, quelques fragments résonnent encore : à nous de les écouter.

Paul Mathieu.